

HUMANITÉ

1999

J'avance plein-ouest en milieu d'après-midi à contre courant la main droite en casquette au-dessus des yeux. Le monde est fait d'épaules de bouches de jambes de poussettes de poussière. J'avance à contre flot plein ouest avec tantôt crispation du deltoïde tantôt brûlure de la rétine. Je cherche les lieux de remémoration et d'odeurs naguère cabannes de planches grises jetées en équilibre sur un abîme nauséux. J'avance contre mon corps qui commence à pourrir contre des corps à divers stades de pourrissement dont je mesure la joie en comptabilisant les mots dans leurs dents et les ballons dans leurs mains. J'ai le plaisant pouvoir de séparer ces êtres qui marchent collés moi qui suis inséparable sauf du vide qui me flanque à chaque épaule, je tranche entre les filles compactes dont les lèvres parme s'ouvrent sur un coussin rouge et sur la confiserie de synthèse qu'un coup de mon coude risque d'y enfoncer et je soutiens leur regard invoyant. Mon oeil peu à peu se libère de la nécessité physiologique d'atteindre les lieux - détachement auquel me contraint la lenteur heurtée de ma progression contre les obstacles répétitifs que les corps m'opposent. La vacance m'incline à en constituer une typologie. Typologie aussi défective que les verbes choir et gésir, provisoire, mais à cet instant impérative.

Les cheveux des filles ne signalent plus leur abondance et leur excès par l'épaisseur d'une natte luisante et grasse comme un serpent, ni par la coque renflée d'un chignon, ni par le foisonnement de boucles artificielles comme au temps de la cruauté des permanentes, ni par la longueur

extrême que les garçons jalousaient il y a peu, mais par la multiplication obsessionnelle des nattes minuscules tressées perpendiculairement aux tangentes du cuir chevelu et qui retombent autour du visage comme une coiffure égyptienne. Ou bien par d'étroites ondulations produites par la contrainte nocturne imposée aux cheveux rigoureusement tressés qu'on délivre juste avant la fête. Et tout est mêlé de perles et de lacets, longue patience de palabres. Des blondes minces préfèrent s'inonder de lisse et de flou, c'est le vent qui déplie autour d'elles ces lames brillantes poudrées de poussière. Aucune de ces chevelures n'est de couleur uniforme; cuivre, étain, châtaigne, mare, orange, sel, épervier, charbon, elles ont ramassé toutes les matières pour s'en teindre. Leurs débardeurs, leurs marcel et leurs T-shirts ont raccourci s'arrêtent juste au-dessus de la goutte sombre de leur nombril ouvert sombre frais comme leurs yeux, la ceinture du jean baille un peu, dessous, pour l'avalier. Quelques replètes osent leurs hanches adultes et leurs vrais seins sous une queue de cheval à l'ancienne. J'avance toujours plein ouest je casse une farandole, un homme en fauteuil roulant tient en laisse un grand huskie au pas précieux, il rit et une femme pousse le fauteuil en riant, derrière s'engouffrent comme derrière les flics sur l'autoroute un tas de garçons maigres qui lèvent au-dessus de la foule des boîtes de Kro et des casquettes de rap, rasés dessous, les os trop longs sous les logos des T-shirts les genoux ardents sous les pantalons de jogging qui balaient la poussière. Ils m'ont débordée par la droite leurs mots mitraillettes me restent à l'oreille le temps d'éviter deux vieilles dames réclamant des places assises avec leurs cheveux mauves encore sages et leurs robes de marché provincial et c'est moi qui contourne six rugbymen armés de trompettes et de casquettes rouges dont le ventre saille et ballotte dans un polo syndical et qui braillent. Les hommes seuls portent des poches de plastique pleines de choses et des cheveux coupés comme tout le monde

sur des chemises à rayures à carreaux et des pantalons classiques à la braguette patinée. Les femmes rassises vont par plusieurs en vêtements de camping ou deux par deux en soldes de rues piétonnes, leurs cheveux mettent la grille des salaires en images. Au ras des genoux les enfants dérivent et pétillent comme des bouteilles de soda. J'ai croisé tant de corps depuis cinquante ans que je les reconnais tous que je ne cherche plus comme autrefois les visages connus je serai même agacée de tomber sur une connaissance. J'avance plein ouest, implacable et sans impatience. Voici

LA QUEUE,

longue, paisible, étalée sous les robiniers verts de la contre-allée. J'y prends ma place derrière une femme noire et une femme châtain clair munie d'une fillette à chaque main, je suis immédiatement encadrée de deux corps féminins indigestes et c'est le piétinement lent de l'attente il ne reste que le regard ouvert sur la foule. Cela s'accumule derrière moi corps après corps les pieds dans la poussière et la vapeur des rires et des paroles monte au-dessus comme un gaz à effet de serre. Je pénètre dans l'immobilité de mes membres, repérant ici ici où là les défauts de ma verticalité, de plus en plus incommodée par un poids qui descend de cuisse en genoux de genoux en mollet de mollet en cheville, sable coulant dans le ventre inférieur du sablier.

Le point le plus commun entre les femmes et moi est un besoin physiologique, qui exerce une identique pression sur certains muscles et muqueuses. Il semble que les rires naissent de cette rétention partagée. L'après-midi pèse sur la patience de la foule, l'allège de toute irritation. J'avance pied à pied, délivrée des points cardinaux. Le sens n'est pas donné par le carré de cabines blanches au loin, mais par l'écoulement à peine sensible qui me tire

et me pousse sans insistance, impératif. Du courant qui remonte l'allée, venu de l'extrémité du Parc, des hommes se détachent à intervalles réguliers, goguenards, coupent la queue de femmes pour aller uriner contre le grillage qui protège une plantation de jeunes hêtres. Ils sont divers, de l'ivrogne fraternel au monsieur convenable qui s'excuse. Tous ont le visage éclairé d'une manière de fierté.

Et voici que d'un mouvement de cette masse marchante émerge un camion-citerne, banalisé comme une voiture de patrouille. Son diesel trépide. Il est tout harnaché de tuyaux, de volants, de soupapes. La foule s'écarte devant lui, et derrière lui courent des gamins tout noirs. Un grand antillais saute de la cabine, habillé pour le chantier, caoutchouté, bottes, gants aux coudes et casque jaune sur une combinaison brune. Il porte à la main une clef dentée large comme deux fois sa paume. Il déroule les tuyaux enroulés: des tuyaux de 200, translucides, annelés comme des vers marins. Il les arrime l'un à l'autre avec sa clef; il faut emboîter, cliquer, serrer. Un liquide blême hoquète et goutte quand les tuyaux se déroulent. Les gamins ont reculé. Ils agitent leurs jambes et leurs casquettes, presque imitant les gestes techniques, pleins de paroles, aussi, entre eux. L'antillais a raccordé ses tuyauteries, il passe l'embouchure à un autre homme que je ne vois pas. Un mouvement onduleux de gaïté parcourt la foule. Ils vont vidanger! Ah! C'était plein. Comme un espoir partagé. Le halètement du diesel s'amplifie, nous domine. Les gamins se rapprochent, reculent de nouveau, dansant d'un pied sur l'autre: à la jonction de deux segments de tuyau, une fuite étroite pisse du liquide. La poussière du sol boit l'innombrable. L'antillais les chasse du bras, jeunes mouches actives et curieuses. La grande clef dans la grande main resserre, contrôle, maîtrise. Le gros corps tremblant du camion reçoit sa manne. Une puissante aspiration extrait des fosses enterrées tout un jour de Fête.

Les enfants sont revenus. Ils se taisent. Ils sont

saisis par l'immobilité. Leurs yeux sont immenses sous les visières. Le respect humain, ou la peur de perdre ma place, me retient d'approcher, de passer ma tête au-dessus de leurs épaules, de voir. Le serpent translucide tressaute rythmiquement, des paquets de matières immondes remontent le long de son échine comme des proies. Je cherche le nom du plasticien qui avait installé sur la façade d'un immeuble bourgeois de Barcelonne un réseau de plomberie transparente et close, où de jour en jour des chairs animales se décomposaient, et proposaient aux citadins l'image dynamique de la pourriture, sa circulation verticale sous la pression des gaz endogènes. Au temps où j'avais un jardin de terre profonde, je bêchais, et dans les mottes argileuses, je dérangeais d'épaisses larves blanches. Il me venait un désir bizarre de me pencher vers la terre et de les manger. J'avais peur seulement de ne pas savoir résister à cette volonté étrangère. On ne piétine plus. Lentement la queue dégorge ses atomes dans le carré de cabines blanches. Nous sommes redevenus un peu moins humains.

